

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

الجامعة الجزائرية للدراسات والبحوث
العلمية والادبية
جامعة مولود معمري - تيزي وزو

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :
N° de série :

**Mémoire en vue de l'obtention
Du diplôme de MASTER II**

DOMAINE : Langue Etrangère
FILIERE : Langue Française
SPECIALITE : Littérature et civilisation

Titre

**Jeanne entre illusion et désillusion
Etude thématique d'une vie Guy De
Maupassant**

Présenté par :
BELHOCINE Kathia
BOUDJEMA Nadia

Encadré par :
Mr. MADI Abane

Jury de soutenance :

Président : Dr. KADIR Azedine (MCB)
Rapporteur : Dr. MADI Abane (MCB)
Examineur : Dr. HAMDI Mehdi (MCA)

Promotion : 2020/2021

Laboratoire de domiciliation du master:



Remerciements



Nous tenons à remercier en premier lieu ALLAH, le tout puissant, qui nous a donné le courage et la volonté pour bien mener ce modeste travail.

*Ainsi, nous tenons d'exprimer ici nos sincères reconnaissances à :
Mr MADI Abane, notre encadreur pour ses pertinents conseils et ses orientations*

L'ensemble de mes enseignants qui m'ont accompagné tout au long de ma formation.

L'ensemble du membre de jury « Monsieur HAMEDDI Mehdi et Monsieur KADIR Azedine » qui nous font l'honneur de juger notre travail

Enfin, nous tenons à remercier toute personne ayant contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce mémoire





Dédicaces

*Je tiens à remercier d'abord ma chère
« maman » qui était toujours avec moi et
qui me soutenait sans se lasser et puis
deux personnes très spéciales pour moi :
le premier c'est celui qui m'a poussé et
encouragé toujours pour continuer mes
études et c'est grâce à lui que je suis en
Master maintenant et l'autre personne
c'est celui qui m'a aidé à réaliser ce
travail, il m'a tout facilité pour le réaliser
dans les plus brefs délais.*

Merci à vous Ferhat et Rabah.

Nadia





Dédicaces

Je remercie Dieu, qui m'avoir donné le courage et la volonté pour mener a lieu ce mémoire.

*Je tiens à remercier mes chères parents ; et surtout ma mère. Ainsi que mes deux sœurs, **Liza, Damia.** Et surtout **Mehdi** qui m'encourage beaucoup.*

*Mes grands parents maternelle ; « **AMRAR MOHAMMED** », « **Khelifa Dehbia** paix à leurs âmes, que Dieu les accueille dans son vaste paradis.*

*Je remercie les enseignants du département de français, **Monsieur El Hocine Rabeh, Khati Abdelaziz, Chebili Ali, Mahmmoudi Hakim, Saadi Naim, et Madame Hocini Sihem** aussi madame **kheffache Safia.***

*Mes sincères remerciements à, **Monsieur Alain Rozes,** pour ces encouragements.*

*Aussi à ma copine **Lynda,** et ses deux anges : **Meriem et Jana.***

*Ainsi à mes deux copines, **Malika Hannachi, et Kahina Hammoudi** qui n'ont jamais hésité de m'encourager.*

*A toutes mes amies : **fareh, Fatiha, Celia, Rihab, Malika,** et tous les étudiants de département de français. Aussi tous les fonctionnaires de l'université Mouloud **MAMMERI Tizi-Ouzou ;** surtout département de français.*

Et à toute personne participée de près et de loin dans la réalisation de ce travail.



Kathia

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION.....	08
-------------------	----

PARTIE I : LA BIOGRAPHIE ET LA VIE LITTERAIRE DE MAUPASSANT

CHAPITRE I : Les grandes étapes de la vie de Maupassant

I. La naissance d'un auteur qui a bouleversé le monde littéraire.....	11
II. Maupassant et son éducation bouleversée.....	11
III. La plus dure période de la vie de Maupassant par rapport à sa maladie	12

CHAPITRE II : La carrière littéraire de Maupassant

I. Les attirances littéraires et philosophiques.....	15
1. Les pères spirituels	15
2. L'origine du pessimisme chez Maupassant.....	17
II. Une vie et la vie de Maupassant.....	19
1. La genèse d'une vie	19
2. Aperçu sur l'œuvre « Une Vie ».....	19
3. La vision du monde	20
4. L'impact du roman dans la société.....	20

PARTIE II : L'ANALYSE DE L'ŒUVRE

Introduction	23
--------------------	----

CHAPITRE I : LA SOUMISSION DE LA FEMME A L'AUTORITE DU MARI

I. La dépendance physique.....	27
II. La dépendance économique	29
III. La dépendance morale	30
IV. L'adultère.....	31
L'amour de la servante.....	32

**CHAPITRE II : LA SOUMISSION DE LA FEMME AU POUVOIR
SPIRITUEL DE L'ÉGLISE**

I. L'influence de l'église sur la femme 36

CHAPITRE III : LA MATERNITE DANS « UNE VIE »

1. La grossesse 40
2. L'accouchement 41
3. Un nouvel attachement 42
4. La soumission à la tyrannie de l'enfant 43

**CHAPITRE IV: LA SOUMISSION DE LA FEMME AU DETERMINISME
SOCIOBIOLOGIQUE**

I. L'hérédité..... 45
II. Destinée de la femme seule..... 47
III. L'asservissement à l'environnement social 48
1. L'éducation 48
2. Le mariage par convenance 50
3. La vie de paysanne..... 53
4. L'influence de la littérature sur la femme noble..... 54

CONCLUSION 58

Bibliographie 62

Introduction

Introduction :

Le XIX^{ème} siècle a connu un immense changement; après le romantisme qui tend à valoriser l'exaltation du « moi » et à donner une vision déformée, poétique et attendrissante de la vie, est né le réalisme qui veut montrer la vérité et toute la vérité. Les écrivains réalistes reposent leurs études sur une observation minutieuse et reproduisent fidèlement la réalité sans vouloir l'idéaliser. Pourtant, chaque écrivain au sein du réalisme propose une vision personnelle du roman.

Gustave Flaubert le considère comme un moyen de représenter la réalité humaine. Par souci d'exactitude, il recourt à la documentation.

De son côté, Emile Zola pense que la littérature doit s'attacher à représenter la réalité en appliquant à l'observation des phénomènes sociaux, les principes des sciences expérimentales. C'est à partir de cette conception qu'est né le naturalisme. Prolongeant le réalisme, le naturalisme se propose de reproduire très exactement la nature, en valorisant tous les aspects, même ceux qui -sont réputés vils.

Guy de Maupassant qui opte pour les principes réaliste et naturaliste, sans vouloir l'affirmer, repose son étude sur une observation minutieuse (réalisme), se propose de reproduire très exactement la nature, refuse toute idéalisation du réel, valorise tous les aspects, même ceux qui sont réputés vils (naturalisme) et nous force à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements.

En effet, témoin de la condition de la femme au XIX^{ème} siècle qui subit dans le foyer la phallocratie dominante et dans la société une pression masculine écrasante; témoin du mal de vivre de la femme et de son désir d'en sortir par n'importe quel moyen que ce soit, Maupassant transpose dans son premier roman, *Une Vie*, la réalité de la misère

- endurée par les femmes de son époque sous tous ses aspects. Cette misère commence dès l'enfance, perdure pendant l'éducation souvent incohérente et inadaptée aux circonstances jusqu'à la disparition, en passant par la prison conjugale, la douleur de l'accouchement, la recherche vaine d'échappatoire, la nostalgie des bonheurs vécus et regrettés.

Luttant vainement corps et âme contre une loi et un destin qui font d'elle une martyre, la femme ne peut accéder à un bonheur durable et sans faille avec une religion incapable de venir à son secours.

De ce fait, la condition de la femme dans *Une vie* nous intéresse dans la mesure où cet ouvrage permet de faire un rapprochement avec la situation réelle de la femme au XIX^e siècle.

L'intrigue romanesque est située entre 1819 et 1848 : le recul dans le temps (le roman étant écrit en 1877 et 1883) a permis à Maupassant de présenter un tableau synoptique de la condition de la femme de la première moitié du XIX^e siècle. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi comme thème « La position de la femme dans *Une vie* de Guy Maupassant ».

Mais une question se pose: si Maupassant transpose dans ce premier roman l'aliénation de la femme de son époque, n'y exprime-t-il pas en même temps son pessimisme en relatant la médiocrité de la vie féminine?

Pour analyser l'œuvre de Maupassant et trouver la réponse à notre question, nous jugeons nécessaire de répartir notre travail en deux parties.

La première sera consacrée aux étapes marquées de la vie de Maupassant et à sa carrière littéraire. Elle nous permettra de connaître les sources du pessimisme de l'écrivain en question.

Le destin de la femme marqué par la soumission sera analysé dans la deuxième partie et constituera le point culminant de notre analyse. La soumission de la femme dans le foyer, au pouvoir spirituel de l'Eglise, sa soumission aux hasards de la maternité et au déterminisme sociobiologique y seront démontrées à travers l'expérience de chaque personnage féminin.

Chapitre I

LES GRANDES ETAPES DE LA VIE DE
MAUPASSANT

I. LA NAISSANCE D'UN AUTEUR QUI A BOULVERSE LE MONDE LITTERAIRE :

Fils de Gustave de Maupassant et de Laure Le Poittevin, Guy de Maupassant est né le 05 Août 1850 au château de Miromesnil, commune de Tourville-sur-Arques. Il est issu d'une petite noblesse terrienne dont il était assez fier. C'est cette aristocratie normande que l'on retrouve dans son premier roman, Une vie.

Né d'un père alcoolique, volage, libertin et d'une mère cultivée mais souffrant de troubles nerveux, Maupassant jeune fut marqué par la mésentente entre ses parents. Une scène violente parmi tant d'autres marquera sa vie. Le futur nouvelliste ne manquera de la transposer dans l'une de ses ouvrages. En effet, il écrira : « Alors papa, tremblant de fureur, se retournera; et saisissant sa femme par le cou, Il se mit à la frapper avec l'autre main de toute sa force, en pleine figure ... Et jememis à crier de toute ma force, sans savoir pourquoi, en proie à une épouvante, à une douleur, à un effarement épouvantables ». ¹

Plus tard, Maupassant, réfléchissant sur l'origine de son pessimisme, le rapporte toujours à la terreur dont il était en proie lors des disputes de ses parents. En effet, il écrira: « Eh bien c'était fini pour moi. J'avais vu l'autre face des choses, la mauvaise, je n'ai plus aperçu la bonne depuis ce jour-là ». ²

II. MAUPASSANT ET SON EDUCATION BOULVERSEE :

L'éducation de Guy de Maupassant a été un peu anarchique. Après la séparation de ses parents en 1860, le jeune adolescent doit suivre sa mère en Normandie où il reçoit, au milieu d'un décor austère et cossu, les leçons de sa mère qui lui inculque le goût de la poésie.

Après cette éducation passionnée et littéraire, il entre à l'institution religieuse d'Yvetot en 1863 et y restera jusqu'en 1867. Habitué à une existence vagabonde, au bord de la mer, parmi de simples enfants de pêcheurs, il ressent son séjour comme un internement, une claustration, entre les hauts murs de l'école. A vivre parmi les soutanes, il prend la religion en horreur. Les prêtres défigurent Dieu qui est, pense-t-il,

¹ Henri TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989, p 13

² Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P13

plus majestueux aux milieux des flots déchaînés que dans une banale église. Il est renvoyé du séminaire pour cause d'irrégion puisqu'il écrivait en cachette des textes obscènes.

En vérité, sa mère, Laure, n'est pas fâchée de ce renvoi. Elle ne veut pas contraindre son fils à mener une existence de reclus, parmi des éducateurs religieux qui ne comprennent rien à la poésie. Une lettre à Flaubert le confirme: « Il ne se plaisait guère là-bas; l'austérité de cette vie de cloître allait mal à sa nature impressionnable et fine et le pauvre enfant étouffait derrière ces hautes murailles ».³

L'évadé du séminaire a deux attirances: la femme et l'eau. Dès lors, il s'est dit que sa vie sera partagée entre l'amour de la chair et l'amour de la mer.

En 1867, Maupassant entre au lycée Corneille de Rouen où il fait la classe de rhétorique: il fréquente deux grands écrivains, Louis Bouilhet et surtout Gustave Flaubert, qui vont l'initier à l'écriture.

Les années 1869 - 1870 constituent un tournant dans sa vie puisque, bachelier, il s'installe chez son père à Paris et s'inscrit à la faculté de droit. Mais les distractions parisiennes, puis la guerre franco - prussienne en 1870 vont interrompre ses études.

III. LA PLUS DURE PERIODE DE MAUPASSANT PAR RAPPORT A SA MALADIE :

En parallèle avec sa misérable vie dans le Ministère (de la marine, puis de l'instruction Publique) de 1870 à 1880, la santé de Maupassant s'altère.

Il contracte la syphilis vers 1876-1877 et la maladie gagne du terrain en lui, avec ses maux physiques et psychologiques: trouble de la vue, allant jusqu'à l'hallucination, migraines, angoisse de la folie - Dans Dans son œuvre, on découvre les thèmes de la maladie et de la peur de mourir.

Cette souffrance de plus en plus grave fera obstacle à ses activités littéraires. Après un suicide manqué la nuit du jour de l'an 1892, il a été interné à la clinique du docteur Blanche, à Passy. Il y a mené une vie négative jusqu'à sa mort, survenue après une agonie atroce, le 6 Juillet 1893 à ses 43 ans.

³ Henri TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989, p 20-21

Guy de Maupassant, jeune homme qui parait, de premier abord, frivole, avait un talent pour l'art de l'écriture; un grand écrivain dont le parcours littéraire mérite qu'on lui consacre un chapitre.

Chapitre II

LA CARRIERE LITTERAIRE DE
MAUPASSANT

On peut situer les débuts littéraires de Maupassant à douze ans. Sa mère lui inculquait le goût de la poésie et constatait que l'enfant ressemblait à son oncle Alfred, le poète, la fin lettrée.

Après une lecture de certains passages de Salammbô à ses fils (Guy et Hervé de Maupassant), Laure déclare à Flaubert, son ami: «Mon fils Guy n'est pas le moins attentif. Tes descriptions, si gracieuses souvent, si terribles parfois, tirent des éclairs de ses yeux noirs »⁴. Plus tard, l'adolescent réveille en lui le goût pour les rimes.

Durant ses premières années de fonctionnariat, Maupassant écrit des contes qu'il montre à sa mère: « J'ai écrit tout à l'heure, pour me distraire un peu, quelque chose dans le genre des Comptes du lundi (..) Je te prierai cependant de me le renvoyer, parce que je pourrai en faire quelque chose »⁴ (Lettre du 24 Septembre 1873).

Mais c'est dans la décennie 1880-1890 que la production littéraire de Maupassant est fructueuse, puisqu'il écrit plus de trois cents contes et nouvelles, six romans pendant cette période. Néanmoins le succès ne s'est pas fait au hasard.

I. LES ATTIRANCES LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

Un jeune écrivain débutant qui a tout au plus le goût pour la littérature ne peut pas s'appuyer sur son simple talent héréditaire pour s'assurer un brillant avenir littéraire. En effet, Maupassant ne serait pas classé parmi les grands écrivains sans les conseils et le guide de ses pères spirituels à qui il était redevable de son succès.

1. LES PERES SPIRITUELS

C'est à Louis Bouilhet et surtout à Gustave Flaubert que Maupassant devait ses réussites littéraires; le premier l'ayant initié aux récits en vers et le deuxième à la prose. Les liens étroits qui ont uni Flaubert et Maupassant sont connus. Si la paternité biologique est incertaine, il n'y a pas de doute sur la paternité intellectuelle. Le maître ayant suivi pas à pas l'ascension de son disciple, on ne peut parler de succès maupassantien - du point de vue littéraire - sans évoquer le nom de Flaubert. Ce dernier a encouragé le « petit » à tout sacrifier pour la seule cause de l'art tout en corrigeant et censurant ses manuscrits.

⁴ Henri TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989, p 14

Père du réalisme, il donne à Maupassant le goût de la description et des faits vrais. C'est ainsi que l'auteur d'Une vie découvre les premières exigences de l'art: la vision juste, l'acuité du regard porté sur toutes les choses même les plus insignifiantes. Selon encore la leçon du maître, la grandeur principale de l'artiste réside dans son regard et dans sa capacité à exprimer et non dans le sujet. L'écrivain doit se libérer des points communs et « changer à tout instant le mouvement, la couleur, le son du style suivant les choses qu'on veut dire »⁵

En conséquence, l'impersonnalité de l'artiste, le culte exigeant de la forme se trouvent chez l'auteur de Madame Bovary comme chez celui d'Une vie au point que la parenté entre ces deux romans, même s'ils présentent d'indéniables différences, est souvent signalée: même cadre normand, même époque, et surtout des destinées de femmes qui ne sont pas sans similitudes.

En livrant les préceptes de l'art à son disciple, Flaubert lui transmet en même temps sa conception désenchantée de l'existence. Dans une lettre à son maître datée du 5 Juillet 1878, Maupassant lui renvoie sa propre philosophie « Il me vient par moment des perceptions si nettes de l'utilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir, que je me sens venir une indifférence triste pour chaque chose et que je voudrais seulement rester tranquille, dans un coin, sans espoirs et sans embêtements ».⁶

La mort de Flaubert en 1880 n'a fait qu'accentuer cet état dépressif. Cette profonde souffrance morale est donc bien ancrée en lui à l'époque où il écrit son premier roman.

Parlant d'Une vie, la philosophie même du livre est résumée dans le propos de Rosalie en dernière ligne « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit »⁷. Cette phrase reproduit presque textuellement le propos de Flaubert adressé à Maupassant le 18 Décembre 1878 lorsqu'il écrit: «Les choses ne sont jamais aussi mauvaises ni aussi bonnes qu'on croit ».⁸ D'ailleurs, tout le roman est dominé par l'ombre du maître.

⁵ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P80

⁶ Henri TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989, p116

⁷ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, Collection des grands auteurs, 1988, P189

⁸ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P44

Si Maupassant doit énormément à Flaubert, il doit également une partie de son succès à Zola qu'il fréquente lors des Soirées de Medan. La doctrine naturaliste dont Zola a fixé la théorie se propose de reproduire très exactement la nature, en refusant toute idéalisation du réel, et en valorisant tous les aspects, même ceux qui sont réputés vils. Le principe de cette doctrine est palpable dans *Une vie*.

Jusqu'à présent, nous avons évoqué en général le côté littéraire des influences, mais il faut signaler que le disciple de Flaubert a subi des influences idéologiques accentuant le pessimisme qui était déjà en lui.

2. L'ORIGINE DU PESSIMISME CHEZ MAUPASSANT :

Le philosophe allemand, Schopenhauer, a été connu en France à partir du milieu du XIX^e siècle grâce à son ouvrage principal intitulé *monde comme volonté et représentation*. Il a influencé le pays déjà en proie au mal du siècle romantique; son pessimisme a donné à l'ennui français une justification ontologique.

En effet, Paul Bourget remarque en 1883 à propos de Dumas fils que les « symptômes du pessimisme » se multiplient dans une Europe « impuissante à étreindre ses chimères ».

Même constat à propos de Leconte de Lisle ou de Tourgueniev, proches de Flaubert et admirés par Maupassant. Ce dernier tient de Schopenhauer que sur terre tout est douleur, que Dieu, s'il existe, est un « massacreur » et que le progrès est une illusion du XIX^e siècle. Son appréciation pour le philosophe Allemand s'affirme dans une lettre à Gisèle d'Estoc en Janvier 1881 lorsqu'il dit « Je range l'amour parmi les religions, et les religions parmi les plus grandes bêtises où soit tombée l'humanité. J'aime éperdument Schopenhauer et sa théorie de l'amour me semble acceptable. La nature qui veut des êtres a mis l'appât du sentiment autour du piège de la reproduction (.) je dirais volontiers comme Proudhon: « Je ne sais rien de plus ridicule pour un homme que d'aimer et d'être aimé ».⁹

Cette philosophie pessimiste qui vient tout droit de Schopenhauer, marque le premier roman de Guy de Maupassant. En tout cas, notre écrivain a rendu hommage au philosophe allemand dans sa nouvelle intitulée *Auprès d'un mort* en parlant du « plus

⁹ CALAIS Etienne, *Une vie*, Paris, éd. NATHAN, 1990, p 14

grand saccageur de rêves qui ait jamais passé sur terre»: « Schopenhauer a marqué l'humanité du sceau de son dédain et de son désenchantement. Jouisseur désabusé, il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la conscience des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs ... ». ¹⁰

Au moment où paraît donc *Une vie*, le pessimisme est donc déjà dénoncé comme un mythe, « mythe naturaliste ». Ce terme polarise les angoisses et Schopenhauer apparaît comme le Dieu d'une nouvelle religion répondant au cri désespéré des cœurs souffrants.

Mais il est important de signaler que malgré ces influences apparentes sur Maupassant, celui-ci se situait (et se plaisait à le revendiquer) à l'écart de tout cercle littéraire, parti politique.. . Une lettre adressée à Catulle Mendès, en 1876 le confirme: « ... Je veux n'être jamais lié à aucun parti politique, quel qu'il soit, à aucune religion, à aucune secte, à aucune école » ¹¹ En outre, notre écrivain avait quelques idées de l'esthétique propres à lui:

- La littérature n'a pas à être utile: « rien de commun entre l'ordre social et les lettres ».
- Une conception simple du réalisme qui consiste à « faire vrai » et non à copier platement la réalité. Le romancier n'a pas à être objectif mais doit imposer sa vision particulière des choses et des êtres : « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner sa vision plus complète, plus saisissante, et plus probante que la réalité même ». ¹²

¹⁰ Idem, p 14

¹¹ CALAIS Etienne, *Une vie*, Paris, éd. NATHAN, 1990, p 14

¹² Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, Paris, Edition Garnier Flammarion, 1989, P 1.

II. UNE VIE ET LA VIE DE MAUPASSANT

1. LA GENESE D'UNE VIE

Le passage du récit court au roman ne s'est pas effectué facilement ni rapidement pour Maupassant. Il a songé à l'histoire de son premier roman depuis 1877. Il en a parlé à Flaubert qui donne d'emblée son approbation « Ah !oui. C'est excellent! Voila un vrai roman, une vraie idée !». ¹³

Malgré tout, l'accomplissement du travail s'avérait être plus difficile que prévu. La rédaction de cette œuvre de longue haleine a pris six années avant son apparition en feuilleton dans le « Gil Blas »en 1883. Ce journal annonce le 21 Février 1883 : « Dans Une Vie, le premier roman de M. Guy de Maupassant, qu'il écrit spécialement pour « Gil Blas », notre confrère a peint les mœurs de la petite noblesse de province. C'est l'histoire très intéressante d'une femme de province depuis l'heure où s'éveille son cœur jusqu'à la mort ». ¹⁴

2. APPERCU SUR L'ŒUVRE : UNE VIE

Une vie est un roman qui relate une multitude de formes de vie de la première moitié du XIX è siècle, dont la plus récurrente est celle de l'héroïne, Jeanne Le Pertuis des Vauds. ¹⁵

On la découvre à dix-sept ans, à sa sortie du couvent en 1819, pleine de sève et d'espérances. Mariée aussitôt à Julien de Lamare, un avare séducteur, elle entre, après avoir connu un bref plaisir de ses fiançailles, dans la prison conjugale. L'adultère de son mari avec leur servante, Rosalie, la conduit au bord du suicide alors qu'elle attend un enfant. Ce dernier lui sert de bouée de sauvetage pour ne pas sombrer dans la folie. Vient ensuite un cortège de disparitions de ses proches. (Celles de sa mère, de son époux assassiné lors d'un second adultère, de son père et de sa tante Lison) suivi de l'éducation ratée de Paul qui devient un fils prodigue et abandonne sa mère pour une fille légère. Vieillie précocement, Jeanne est sauvée de la solitude et de la démence par son ancienne servante, Rosalie, devenue veuve elle aussi. A la fin semble luire une

¹³ Henri TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989, p115

¹⁴ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P180

¹⁵ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P112

lueur de nouvel espoir: la venue d'une petite fille, la fille de Paul. L'héroïne a alors quarante six ans.

Mais autour de ce personnage central, évoluent plusieurs femmes dont les conditions diffèrent chacune et reflètent la réalité de la vie féminine au XIXe siècle.

3. LA VISION DU MONDE :

Ce premier roman est celui d'un homme qui a connu une existence misérable. En effet, il a nourri cet ouvrage de son expérience personnelle, de ses obsessions et de sa vision des choses et du monde. Tous les thèmes qui lui sont chers y sont exploités: l'impossible communion de l'homme et de la femme dans le mariage, le dégoût de la maternité, la hantise de la mort, la vanité de la religion. Bref, une vision pessimiste de la vie, à l'exception de l'amour viscéral pour le pays natal et pour l'eau.

Le choix de l'article indéfini «une » suivi d'un terme aussi large «vie» démontre que la «vie» dont il est question ici est certes celle de l'héroïne, Jeanne mais elle est symbolique de la vie des femmes en général. C'est la réalité de la vie féminine que Maupassant laisse à entendre sous l'épigraphe du roman « humble vérité ». De ce fait, Une vie a suscité dans le public des réactions diverses.

4. L'IMPACT DU ROMAN DANS LA SOCIÉTÉ :

En publiant Une Vie, Maupassant s'attendait à une réaction négative des consciences bourgeoises. Mais il n'en a cure. Il se réjouit même du tumulte qui se prépare.

Après la publication de l'ouvrage, le 9 Avril 1883, les réactions de la presse sont d'emblée favorables. Dès le 15 Avril, Paul Alexis note dans « Le Réveil » : « ce livrec'est les événements qui se passent un peu partout et tous les jours. Et cela prend au cœur pourtant, parce que c'est humain... ».¹⁶

¹⁶ Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988, P189

Néanmoins, certains critiques reprochent à l'auteur son pessimisme et son «esthétique naturaliste » qui élargit les limites du roman en revendiquant les libertés et les franchises par l'analyse et par la recherche psychologique.

Le chroniqueur du « Temps » écrit : « Quelque qualité qu'il y est dans Une Vie. M de Maupassant est supérieur à cette œuvre. Pourquoi son tableau est-il si violemment poussé au noir ? ».

A cette remarque, Philippe Gifles répond dans « Le figaro »: «..ce que je tiens à dire...., c'est que son auteur vient de faire un grand pas et s'est placé sur un terrain élevé pour que sa personnalité s'y puisse détacher nettement. Monsieur Guy de Maupassant qui a commencé comme élève de Zola vient de sortir de l'école ».¹⁷

La vente s'est déroulée à merveille dans les librairies à part la librairie Hachette qui l'interdit dans ses établissements, jugeant l'œuvre malséante. En ce sens, Une Vie est un roman qui mérite une étude plus approfondie car il présente une similitude avec la réalité du XIXe siècle.

¹⁷ Idem, p 17

Partie II

L'ANALYSE DE L'ŒUVRE

Introduction

La condition féminine décrit la position des femmes en tant que telles dans la hiérarchie sociale.

Au XIX^e siècle, la situation de la femme fait souvent objet de discussions et suscite la curiosité. La raison en est que la vie de la femme de cette époque était particulièrement marquée par la soumission à la domination masculine.

Cette soumission de la femme au XIX^e siècle repose en grande partie sur le code civil, article 213 promulgué en 1804 selon lequel, dans le mariage « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ». Peu de temps avant, en 1803, le code Napoléon stipule que la femme mariée ne dispose pas d'une autonomie personnelle et ses biens comme ses gains sont administrés par le mari.

De surcroît, la législation propice à la discrimination des femmes se renforce au cours du XIX^e siècle. Accorder le droit d'expression aux femmes remettrait en question l'ordre en vigueur et le monopole des hommes.

En conséquence, les femmes mariées étaient particulièrement soumises à leurs maris; leur seul droit était celui d'être mère. Mais elles ont pris conscience peu à peu que les contraintes qui leur sont imposées, l'asymétrie entre les sexes n'étaient pas dues à des différences biologiques mais aux lois, aux jugements, à l'éducation et aux habitudes sociales inculquées.

Ce n'est donc pas étonnant que les premières revendications des femmes portent principalement sur les droits économique, éducatif et politique.

En fait, les femmes lettrées, instruites et appartenant à des classes élevées se sont opposées avec les armes de l'intelligence à la profonde misogynie existant depuis le Moyen-âge. De là est né le mouvement féministe qui a réuni dans toutes les sociétés et cultures une pléiade de femmes qui luttait contre la « tyrannie masculine ».

Le féminisme rassemble des théories sociologiques, des mouvements politiques et des philosophies morales concernant la situation des femmes, en particulier dans le contexte social, politique et économique. Comme mouvement social, le féminisme s'est attaché à limiter et à mettre fin à la discrimination sexuelle tout en assurant la promotion des droits des femmes et de leurs intérêts dans la société civile. Bref, c'est

un « mouvement revendicatif ayant pour objet la reconnaissance et l'extension des droits de la femme dans la société ». ¹⁸

Mais une fois encore, le XIXe siècle ne procède qu'à de minimes retouches et la loi permettant aux femmes d'avoir un livret de caisse n'est promulguée qu'en 1880. Toutefois, c'est seulement en 1910 qu'elles ont pu retirer leur argent sans l'autorisation de leurs maris.

Le statut de la femme est révisé très lentement et il faut attendre le XXe siècle avant que l'égalité civile complète soit instituée dans les textes.

Une vie entre dans le cadre d'une tradition des romanciers du XIXe siècle s'inspirant de la réalité dans laquelle évoluaient les femmes de leur époque. En effet, les personnages féminins dans ce roman offrent une diversité d'âges, de classes et de fonctions propres à définir l'individualité, les relations, les conditions de vie de la femme.

En fait, son sort dépend entièrement de l'homme et du milieu social puisque mariée, elle subit la phallocratie de son époux; chrétienne, elle est manipulée par le pouvoir spirituel de l'Eglise; mère, elle est soumise à la tyrannie des enfants; le déterminisme sociobiologique contribue également à son aliénation.

¹⁸ Dictionnaire de l'académie française

Chapitre I

LA SOUMISSION DE LA FEMME A
L'AUTORITE DU MARI

Bien que la femme soit exclusivement le sujet qui nous intéresse dans ce travail, il est toutefois indispensable d'évoquer l'homme afin de mieux relater l'univers de la femme qui dépend presque entièrement d'eux, d'autant plus que dans le mariage, la femme lui est soumise.

Dans l'ensemble de l'œuvre de Maupassant, les liaisons légitimes sont souvent bafouées. Pourquoi notre écrivain s'est-il obstiné à montrer le revers de la vie conjugale? Cela vient peut-être du fait que Maupassant, ayant été témoin des mésententes de ses parents, était convaincu que l'union conjugale ne réserve surtout à la femme qu'un mauvais sort. D'ailleurs, il écrit en parlant de sa mère « écrasée, broyée et martyrisée sans répit, depuis son mariage ».

Mais n'oublions pas que, comme nous l'avons dit précédemment, Maupassant est un écrivain réaliste et s'est inspiré de la réalité dans l'entreprise de son œuvre.

L'amour est un marché de dupes quand il fonde le couple légitime et la famille. On se laisse persuader que l'institution sociale unissant l'homme et la femme signifie impérativement communion des âmes. Jeanne est victime de cette fausse interprétation. Mais une fois mariée, elle prendra conscience que l'amour n'est pas la tendre communion, de deux êtres mais la dépendance de la femme par rapport à l'homme qui dispose de droits absolus. Le discours « prénuptial » du baron est très explicite « .tu appartiens toute entière à ton mari »¹⁹. Cette dépendance touche tous les domaines de la vie conjugale: elle est à la fois physique, économique et morale.

¹⁹ Guy de Maupassant, une vie, Paris, Collection des grands auteurs, 1988, P 43

I. LA DEPENDANCE PHYSIQUE

Jeanne n'a connu que Julien dans sa vie; le seul homme qui ait existé pour elle. Cet homme a eu la puissance d'éveiller en elle la passion, et elle lui sera fidèle toute sa vie, bien que cette fidélité ne soit pas partagée.

En outre, la dépendance physique de la femme dans Une vie se ressent de la sexualité. Pour Jeanne, elle commence dès la nuit de noces, décrite comme un viol, un viol légal. Pourvue d'un mari indélicat, malgré l'effort de celui-ci de rendre moins violente la « bataille » de la nuit de noces, Jeanne découvre brusquement la vraie réalité de l'amour physique. « Elle haletait, bouleversée sous cet attouchement brutal, et elle avait surtout envie de se sauver, de courir par la maison, de s'enfermer quelque part, loin de cet homme » « Il la saisit à bras-le-corps, rageusement.... Une souffrance aiguë la déchira soudain; et elle se mit à gémir, tordue dans ses bras, pendant qu'il la possédait violemment ».²⁰

Ce geste brutal ne manque pas d'affecter le cœur de la jeune mariée chaste et elle en est offusquée.

Contre toute attente de Jeanne, dont l'âme est virginale et nourrie de rêves, la perte de la virginité est ressentie dans la douleur et sans tendresse. La brutalité de Julien est la cause majeure de ses premières désillusions: « Elle se dit, désespérée jusqu'au fond de son âme, dans la désillusion d'une ivresse rêvée si différente, d'une chère attente détruite, d'une félicité crevée: voilà donc ce qu'il appelle être sa femme; c'est cela ! c'est cela ! »²¹

La prédiction du baron « ... Mais elles, si aucun soupçon ne les a encore effleurées, se révoltent souvent devant la réalité un peu brutale cachée derrière les rêves. Blessées en leur âme, blessées même en leur corps, elles refusent à l'époux ce que la loi, la loi humaine et la loi naturelle lui accorde comme un droit absolu »²² s'avèrera juste car Jeanne éprouvera un dégoût pour la sexualité: « Elle ne disait plus rien..., révoltée toujours dans son âme et dans sa chair, devant ce désir incessant de l'époux... »²³.

²⁰ une vie, p46

²¹ une vie, p46

²² une vie, p43

²³ Ibid, p 51-52

Si Jeanne ignore tout de la sexualité, la faute en revient à son père. Son projet éducatif qui prétend protéger sa fille des influences pernicieuses du monde et prôner pour elle pureté et chasteté l'éloigne du principe de réalité. Pour des pères conservateurs de mœurs comme tels, il est tout à fait normal de garder leur fille ignorante jusqu'à l'âge où elle doit se marier. « Il est des mystères qu'on cache soigneusement aux enfants, aux filles surtout, aux filles qui doivent rester pures d'esprit, irréprochablement pur jusqu'à l'heure où nous les remettons entre les bras de l'homme qui prendra soin de leur bonheur. C'est à lui qu'il appartient de lever ce voile jeté sur le doux secret de la vie »²⁴ dira le baron seulement quelques heures avant la nuit de noces de Jeanne.

En outre, l'éducation religieuse omet souvent d'aborder des sujets concernant la sexualité. Pourtant, le comportement de Jeanne ne peut se comprendre qu'en relation avec son milieu et son éducation.

Outre la sexualité proprement dite, le désir de la femme d'être mère dépend entièrement de la volonté de l'homme qui décide de l'enfantement. La preuve en est que Julien refuse de rendre Jeanne enceinte. Aux supplications de celle-ci « il se fâcha comme si elle l'eût blessé: « ça vraiment tu perds la tête. Fais-moi grâce de tes bêtises, je te prie ».²⁵

Dans un autre cas encore concernant la grossesse, l'homme peut nier arbitrairement sa paternité, puisqu'à l'époque, le test n'était pas encore possible. Le cas de Rosalie, mère d'un enfant naturel est explicite. Julien fuit ses responsabilités et feint l'innocent.

La dépendance de la femme vis-à-vis du mari ne s'arrête pas là; elle est aussi économique.

²⁴ Ibid, p 43

²⁵ une vie, p 129

II. DEPENDANCE ECONOMIQUE

Le Code Napoléon (1803) stipule que la femme mariée ne dispose pas d'une autonomie personnelle et ses biens comme ses gains sont administrés par le mari. Par ailleurs, ce dernier se désintéresse de sa femme, joue la comédie de l'amour pour mieux avoir l'avoir sous son joug et étaler sa domination.

En effet, dans *Une vie*, la « régence » de Julien se manifeste dès leur lune de miel lorsqu'il s'empare de la bourse que Jeanne a reçue de sa mère. « Puisque tu ne te sers pas des deux mille francs de ta mère, donne-les-moi donc à porter. Ils seront plus en sûreté dans ma ceinture; et cela m'évitera de faire de la monnaie »²⁶. Ce qui est sans doute un prétexte pour s'accaparer définitivement de la bourse de Jeanne puisque Julien refusera de rendre cet argent à sa femme et se mettra à le gérer à sa guise: « Je vais te donner cent francs, surtout ne le gaspilles pas »²⁷. Une réaction à laquelle Jeanne ne s'attendait pas, mais en tant qu'épouse, elle doit accepter, même à contre cœur, la décision de son mari qui impose la gestion de sa bourse.

A leur installation au château, il deviendra un étranger pour Jeanne, ou plutôt un mari comme le voulait les mœurs du XIXe siècle, c'est-à-dire quelqu'un qui régent la direction de la maison et de la fortune « Julien, ayant pris toute la direction de la maison, pour satisfaire pleinement ses besoins d'autorité et ses démangeaisons d'économie....et comme Jeanne, depuis qu'elle était aux Peuples, se faisait faire chaque matin par le boulanger une petite galette normande, il supprima cette dépense et la condamna au pain grillé ».²⁸

Du point de vue prosaïque de Julien, l'amour dans le mariage est comme le sel dans les aliments: il donne du goût mais il n'est pas indispensable.

²⁶ Idem, p58

²⁷ *une vie*, p59

²⁸ Idem, p 75

III. LA DEPENDANCE MORALE

L'opposition nettement tranchée entre Jeanne et Julien dès leur première rencontre laisse pressentir la duperie du mensonge amoureux et présager une mésentente dans le couple.

En effet, à leur retour du voyage de nocces, Jeanne est négligée par son mari « Julien semble avoir oublié sa femme » « Il était devenu un étranger pour elle, un étranger dont l'âme et le cœur lui restaient l'autre ».²⁹ Même les dialogues deviennent rares, toute trace d'amour disparue. Jeanne découvre que son mari tient plus à sa fortune qu'à elle.

De plus, Julien détient un pouvoir monarchique dans son foyer et ne demande l'avis de sa femme sur aucun fait. Son avarice l'incite nullement à se soucier du bien être de Jeanne.

En opposition à son mari, Jeanne est une épouse assez effacée qui ne connaît pas les joies d'une femme responsable de son foyer. Le seul avantage de Jeanne tient du fait qu'elle n'est pas réduite à l'esclavage dans les lourdes tâches domestiques. Rosalie, la robuste servante et les autres domestiques sont chargés de l'entretien de la maison.

Mais une fois encore, l'absence d'activité morale et physique réduit Jeanne à une oisiveté stérile, à une lente régression et accroît le néant de son existence.

Jeanne est pourvue d'un mari non seulement despotique mais aussi indifférent à toutes les attentions qu'une femme attend de son mari. Il est ainsi évident que Jeanne souffre en silence de l'inattention de Julien : « ...c'est à peine s'il s'occupait d'elle, s'il lui parlait même; toute trace d'amour avait subitement disparu; et les nuits étaient rares où il pénétrait dans sa chambre ».³⁰

Maupassant, pour relater sa conviction de l'absurdité de l'union légale, fait dire à un personnage de l'une de ses nouvelles que « l'homme et la femme sont toujours étrangers d'âme, d'intelligence; ils restent deux belligérants, ils sont d'une race

²⁹ une vie, p 65

³⁰ Idem, p64-65

différente; il faut qu'il y ait un dompteur et un dompté, un maître et un esclave; ils ne sont jamais deux égaux ».³¹

Le sort de l'héroïne ne s'arrête pas là. Elle va connaître l'expérience d'une femme trompée.

IV. L'ADULTERE

L'adultère n'est pas un fait naissant. Toute femme vivant dans le mariage connaît ce phénomène qui n'épargne pas beaucoup d'hommes. Les anciens amours ancillaires du baron révélés par le prêtre en témoignent « ... Vous avez fait comme les autres. Qui sait même si vous n'avez jamais tâté d'une petite bobonne comme celle-là. Je vous dis que tout le monde en fait autant ». ³²Et Julien obéit à cet instinct masculin en trompant sa femme avec Rosalie. La découverte de la trahison de Julien qui commet l'adultère sous le toit conjugal mène Jeanne au bord du suicide et la pousse à prendre une décision pour la première fois : elle veut quitter les Peuples. Mais tout le monde conspire pour la garder à la maison. En effet, elle se laisse persuadée que la fidélité dans le mariage n'est sans doute qu'une exception. La femme doit admettre qu'il n'existe pas beaucoup de maris qui soient fidèles. De plus, l'argument de l'abbé Picot paraît convaincant: l'adultère est pardonnable, après tout, il ne s'agit que «des faiblesses de la nature ».

La venue de l'enfant que Jeanne attendait la consolera et servira de caution à la fidélité future de Julien. Ce qui ne sera pas prouvé car il la trahira une seconde fois avec la comtesse Gilberte.

Ce second adultère laissera Jeanne indifférente soit parce qu'elle est incapable de soupçonner même si la métamorphose de Julien à la rencontre de la comtesse est révélatrice, soit parce que l'expérience de femme doublement trompée la résigne. La trahison de Julien l'affecte moins que l'hypocrisie de Gilberte à qui elle a voué une amitié sincère.

³¹ Guy de Maupassant, *Mademoiselle FIFI*, Paris, édition Le livre de poche, 1975, p86

³² une vie, p 91

- **L'AMOUR DE LA SERVANTE :**

L'infidélité masculine peut prendre toutes les formes mais quand elle est commise sous le toit conjugal, elle est source d'humiliation à la fois pour l'épouse et la domestique. Humiliation pour l'épouse car en agissant de la sorte, le mari place sa femme au même rang que la servante.

D'après l'aveu de Rosalie, l'aventure de Julien avec elle a commencé avant même son mariage, lors de sa première visite à la famille: « C'est le jour qu'il a dîné ici la première fois, qu'il est venu me trouver dans ma chambre »³³. Leurs enfants ont donc le même père, malgré leur différence de classes sociales.

Mépris pour la servante car celle-ci ne sert qu'à assouvir le désir du maître qui abuse de sa naïveté « Il s'est couché avec mé ; j'savais pu c'que j'faisais à çu moment-là; il a fait c'qu'il a voulu. J'ai rien dit parce que je le trouvais gentil »³⁴ Malgré tout, elle est toujours considérée comme coupable; et si elle gêne la vie du couple, elle est expulsée sans aucun jugement. «Oh! Moi, c'est bien simple. Je lui donnerais quelque argent et je l'enverrais au diable avec son mioche ».³⁵ De là, on se rend compte à quel point la misogynie pèse sur la vie de la femme.

Néanmoins, Rosalie est dotée de vingt mille francs, par bonté du baron; une somme que Julien trouve exorbitante « Vous êtes donc fous, nom de Dieu! D'aller flanquer vingt mille francs à cette fille ! ».³⁶ Peu importe le devenir de la fille mère, il songe d'abord à sa situation «Mais quinze cents francs suffisaient bien. Elles en ont toutes, des enfants, avant de se marier... Vous auriez dû, au moins, songer à notre nom et à notre situation ».³⁷

La déception dans le mariage conduit Jeanne à se fermer peu à peu aux lois de la nature et en même temps à sa féminité: elle ressent un certain dégoût face à l'accouplement des êtres qui « l'indignait à présent comme une chose contre nature »³⁸ du fait d'une sorte de frigidité.

³³ une vie, p 89

³⁴ Idem, p89

³⁵ Ibid,p78

³⁶ Ibid, p 100

³⁷ une vie, p 100

³⁸ Idem, p113

Une chose est certaine: la soumission, la divergence de visions, l'adultère font partie intégrante de la vie conjugale. Maupassant use d'ailleurs, pour définir le mariage, d'une figure d'analogie significative, « cet inextricable piège social, celle d'un trou dans lequel on tombe sans pouvoir sortir indemne ». Jeanne compare le mariage à un piège, à « un trou ouvert sous vos pas ».³⁹ On pourrait croire que la comparaison ne concerne pas seulement un cas individuel; sa transformation en métaphore lui confère une valeur généralisante.

Ignorant tout des réalités du monde, connaissant à peine le mari qu'on lui destine, la femme est souvent fort mal préparée à l'union contractée pour la vie. Son désarroi s'aggrave quand le mari l'enlève à l'affection des parents et lui prive brutalement d'appuis. Pour le cas de Jeanne, n'ayant jamais approché d'autres hommes, le « viol » de la nuit de noces est dérisoirement transformé en séduction. Et cette duperie initiale engage toutes les avanies ultérieures de sa vie saccagée. Comment la femme pourrait-elle revendiquer quelque droit personnel au sein d'une société dont les lois et font d'elle un être éternellement soumis?

Outre l'aliénation de la femme dans le foyer, Une vie développe également une réflexion sur la soumission de la femme au pouvoir spirituel de l'Eglise.

³⁹ Ibid, p 44

Chapitre II

LA SOUMISSION DE LA FEMME AU
POUVOIR SPIRITUEL DE L'EGLISE

A l'union de l'Eglise et de l'Etat en 1789, s'ajoute une réflexion selon laquelle « Dans une Eglise fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de l'édifice, l'ensemble croule fatalement ». ⁴⁰

L'Eglise rejoint la société dans un souci de norme. Elle suppose raison et certitude et les hommes d'Eglise semblent voir dans le couple une évidence sociale et familiale qui exclut et rend inutile l'amour. Ce n'est donc pas ahurissant que la vie conjugale, surtout des femmes du XIXe siècle soit influencée par des principes chrétiens.

Chaque personnage dans Une vie adopte une attitude différente face à la religion sans pour autant y détourner complètement le dos.

Le baron, Jacques, panthéiste, ne se soucie guère des dogmes de la religion révélée comme le christianisme, mais cela ne l'empêche pas d'être en bonne entente avec son curé.

A côté de lui, sa femme, Adélaïde, animée d'une vague religiosité « une sorte d'instinct religieux de femmes », ne fréquente guère l'Eglise, ayant été élevée par un père peu croyant dans un siècle influencé par la philosophie des Lumières.

L'abbé Tolbiac est un prêtre fanatique qui veut imposer des principes austères dans une société accoutumée à la tolérance et à la compréhension de son prédécesseur, l'abbé Picot.

⁴⁰ Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française

I. L'INFLUENCE DE L'ÉGLISE SUR LA FEMME :

Les hommes d'Église jouent un rôle important dans la vie des femmes de tout âge et de toute classe.

La rencontre de Jeanne avec Julien s'est faite grâce à l'intervention de l'abbé Picot, qui prétendait présenter un nouveau paroissien aux Perthuis des Vauds. Les louanges qu'il fait du comte de Lamare révèle déjà ses intentions « C'est un bien charmant garçon; et si rangé, si paisible... ».⁴¹

C'est encore à lui que Jeanne confie ses désirs de se rendre mère une seconde fois (tout rapport physique étant rompu depuis le premier adultère de Julien), malgré sa pudeur. Notre héroïne semble vouloir chercher en la personne de l'abbé Picot un réconfort, une oreille attentive à l'écoute de ses malheurs et une épaule sur laquelle s'appuyer. La religion est donc l'ultime solution pour résoudre les problèmes conjugaux. Au stratagème proposé, le désir de Jeanne se réalise « ...lui faire croire que vous êtes grosse. Il ne s'observera plus; et vous le deviendrez pour de vrai ».⁴²

L'abbé Picot est un prêtre qui s'accommode des mœurs relâchées des paysans. Aux fornications des jeunes, il tâche de les unir selon les convenances chrétiennes et se contente d'accepter que « les filles ne passent à l'église pour le mariage qu'après avoir fait un pèlerinage à Notre-Dame du Gros Ventre ».⁴³

Le cas de Rosalie, devenue fille mère, est un exemple illustratif.

C'est l'abbé Picot qui s'est chargé de ta marier « Maintenant tu as un enfant, il faut que tu te ranges... nous te trouverons un mari ».⁴⁴

Mais, malgré l'indulgence de ce prêtre, ses interventions dans la vie de Jeanne, symbole de l'existence de la femme, ne s'avèrent pas toujours fructueuses.

Lors de la réconciliation après l'adultère de Julien, Jeanne était persuadée que la solution d'un ecclésiastique était la meilleure pour son bonheur futur. Hélas, elle continue à vivre dans la tristesse.

⁴¹ une vie, p21

⁴² Idem, p 129

⁴³ Idem, p 139

⁴⁴ Ibid, p90

On peut toutefois avancer l'hypothèse qu'en réconciliant les deux époux, le curé n'a fait qu'obéir au principe chrétien selon lequel le mariage, sacrement par excellence, n'admet pas de rupture de contrat, plutôt que dans le souci de bonheur pour le couple. Le souci de faire appliquer les principes catholiques se révèle encore lorsque l'abbé Picot dit à Jeanne que « l'Eglise ne tolère les rapports entre l'homme et la femme que dans le but de la reproduction ».⁴⁵

Lors de la mort de petite mère, il déverse sur le « cœur inconsolable » de Jeanne « l'ondule onctueuse des consolations ecclésiastiques ».

Maupassant blâme cette « fausse tristesse des prêtres pour qui les cadavres sont bienfaisants » et présente l'activité du prêtre comme un métier parmi d'autres. Le malheur fournit un travail au serviteur de Dieu dont le langage stéréotypé ne saurait apaiser les vraies douleurs.

A part l'abbé Picot, Maupassant présente à travers le personnage de l'abbé Tolbiac une autre figure de prêtre exerçant une influence sur la femme.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'abbé Tolbiac est violent. Contrairement à son prédécesseur, l'amour le soulève de colère et d'indignation.

Toutefois, Jeanne subit un temps l'influence de ce curé fanatique et dominateur qui a su faire « vibrer en elle la corde de poésie que toutes les femmes ont dans l'âme ».⁴⁶ Mais, tiraillée entre le dogme chrétien et le panthéisme de son père, elle ne sait plus à quel système se vouer, gardant comme principe de base un caractère rêveur. « La religion de Jeanne était toute de sentiment ; elle avait cette foi rêveuse que garde toujours une femme ; et si elle accomplissait à peu près ses devoirs, c'est surtout par habitude gardée du couvent. La philosophie frondeuse du baron ayant depuis longtemps jeté bas ses convictions ».⁴⁷

De là, on peut déduire que la femme est un être vulnérable spirituellement comme physiquement. Elle se laisse aller au gré des circonstances et est victime des multiples influences que son entourage exerce sur elle.

⁴⁵ une vie, P 130

⁴⁶ une vie, p 132

⁴⁷ Idem, p 132

Toutefois, le curé qui exige qu'elle ne tolère plus l'adultère de Julien, Jeanne se révolte et se détourne de la religion.

Mécontent de sa réaction, le curé brise le ménage de Jeanne en éliminant indirectement Julien et sa maîtresse. En fait, l'abbé Tolbiac laisse entendre dans ses propos que la vie de la femme se limite au mariage, à la religion et à la maternité. Point commun avec l'abbé Picot.

Au-delà de l'anticléricalisme patent qui transparait dans la condamnation du fanatisme religieux à travers le personnage de l'abbé Tolbiac, c'est Dieu lui-même que Maupassant interpelle par l'intermédiaire de ses personnages. Il s'en prend à tout ce qui peut inspirer quelque confiance dans la vie. Il nie la Providence, considère Dieu comme « ignorant de ce qu'il fait », attaque la religion comme une duperie.

Dans ce roman, l'auteur donne une réflexion sur l'existence et le rôle de - Dieu dans sa création. Jeanne en vient au cours de sa vie à maudire Dieu dont la bonté est, selon elle, douteuse. Du reste, sa religion, toute sentimentale, hésite à plusieurs reprises entre diverses formes de foi.

La grossesse involontaire et souvent précoce est aussi pesante dans la vie de la femme que la soumission au pouvoir spirituel de l'Eglise.

Chapitre III

LA MATERNITE DANS UNE VIE

I. LA GROSSESSE

En général, la femme se valorise par la fonction maternelle. Mais quand la grossesse est précoce et involontaire, elle constitue un obstacle et une aliénation pour l'avenir de la femme; une humiliation aux yeux du monde quand elle se passe hors mariage.

La fuite de responsabilité du père affecte aussi moralement la femme. Mais les hommes ont souvent tendance à ignorer ce fait, par inconsidération de la femme ou par pur égoïsme, surtout si la grossesse n'est pas désirée.

En effet, Julien feint l'innocent et nie arbitrairement sa paternité en ce qui concerne la grossesse de Rosalie: « Je ne veux pas entendre parler de cette histoire là moi. Tu a voulu garder cette fille, garde-la, mais ne m'embête plus à son sujet ».

⁴⁸Pourtant, c'est durant cette période que la femme a le plus besoin de soutien moral.

Consciente de la situation embarrassante dans laquelle elle se trouve, consciente du refus de paternité de Julien, Rosalie change inconsciemment d'attitude: « Rosalie, autrefois si gaie et toujours chantante, était changée ne paraissait plus coquette ».⁴⁹

Mais qu'elle soit volontaire ou non, la grossesse est en généra difficile physiquement. Jeanne « ne pouvait plus rien manger... ses nerfs tendus, vibrant sans cesse, la faisaient vivre en une agitation constante et intolérable ».⁵⁰

⁴⁸ une vie, p 80

⁴⁹ Idem, p 76

⁵⁰ une vie, p 81

II. L'ACCOUCHEMENT

La naissance est un événement crucial et l'accouchement met en péril la vie de la femme, surtout à une époque où il se pratique traditionnellement et confié à une personne choisie parmi tant d'autres par le simple fait qu'elle y est habituée. Souvent, la «sage-femme » traditionnel ne reçoit pas de formation médicale.

Néanmoins, l'accouchement de Paul était assisté par un médecin. La raison en est que la grossesse de Jeanne était difficile d'autant plus que la jeune mère était sujette à une grave maladie due au mauvais comportement de Julien. De plus, Les Perthuis des Vauds est une famille assez riche pour l'assistance d'un médecin. Mais cela n'empêche que le travail fût torturant au point que l'accouchée a presque perdu connaissance.

Maupassant qui veut montrer la douleur endurée par la femme durant l'accouchement en donne une description crue et l'assimile à une forme de mort «...une angoisse affreuse étreignait Jeanne, une défaillance désespérée de tout son être, quelque chose comme le pressentiment, le toucher mystérieux de la mort. Il est une de ces moments où elle nous effleure de si près que son souffle nous glace le cœur ». ⁵¹

Celui de Denis, bien que moins laborieux, est aussi marquant: « elle fixait sur sa maîtresse un regard fou, et haletait, comme déchirée par une effroyable douleur... » ⁵²

Toutefois, l'amour pour l'enfant est l'ultime refuge pour la femme confrontée aux problèmes de couple: une occasion de toute sublimation et de projection pour les mères.

⁵¹ Idem, p 96

⁵² une vie, p 77

III. UN NOUVEL ATTACHEMENT

Après avoir été déçue par son mari, Jeanne cristallise son rêve indéterminé de bonheur sur Paul, devenu à la fin du huitième chapitre une « source inépuisable de bonheur ». Non contente d'être mère, elle devient subitement une « mère' fanatique » à la tendresse « frénétique » et obsédée: « Elle fut inondée d'une joie irrésistible, elle comprit qu'elle était sauvée, garantie contre tout désespoir, qu'elle tenait là de quoi aimer à ne savoir plus faire autre chose ». ⁵³ Elle revivra cet excès affectif avec sa petite fille qu'elle «crible de baisers» à la fin du roman. Etonnée devant son fils comme elle l'était devant son mari, Jeanne continue à avoir le même tempérament rêveur en espérant un avenir luisant pour son fils « Puis elle rêva d'avenir pour lui. Que serait-il ? »

En se consacrant entièrement à son fils, Jeanne n'a pas su lui imposer le minimum de discipline. Elle cède constamment aux caprices de Paul qui règne en despote. L'amour qu'elle croit donner à Paul manifeste un égoïsme de sa part car Jeanne ira jusqu'à s'opposer à son enseignement didactique.

Il n'est pas étonnant qu'un jeune homme assez nonchalant, entré au collège à quinze ans, échoue lamentablement dans toutes ses entreprises.

Cet excès affectif est du en quelque sorte aux déceptions que lui ont causées son ménage et sa vie antérieure « J'ai été si malheureuse si .si malheureuse ! Maintenant que je suis tranquille avec lui, on me l'enlève.. .Qu'est ce que je deviendrai.., toute seule...présent ? ». ⁵⁴

⁵³ Ibid, p 98

⁵⁴ une vie, p 150

IV. LA SOUMISSION A LA TYRANNIE DE L'ENFANT

A coté de l'arriviste qui grimpe petit à petit les échelons de la réussite sociale - tel Bel Ami la littérature romanesque du XIX siècle a aussi mis en valeur le fils qui dilapide la fortune familiale. Paul, c'est l'enfant qui abuse de l'amour maternel. Et Jeanne, c'est la mère dont la passion folle et sans mesure consume et détruit.

A cet égard, la similitude avec Le père Goriot de Balzac est grande. Le père Goriot (personnage) a été ruiné à cause de sa passion excessive - pour ses filles qui, en retour, lui font preuve d'ingratitude.

Paul, lui, martyrise sa mère en l'abandonnant peu à peu pour des plaisirs mondains tels que les filles et les jeux pour lesquels il contracte des dettes. Jeanne est moins affectée par la prodigalité de son fils que par l'amour de celui-ci pour sa compagne.

Il y a effectivement quelque chose de malsaine dans l'amour de Jeanne pour son fils. En apprenant que Paul a une maîtresse, elle lui voue instinctivement une haine inapaisable: « Une douleur subite et épouvantable traversa le cœur de Jeanne, et tout de suite une haine s'alluma en elle contre cette maîtresse qui lui volait son fils; une haine inapaisable, une haine de mère jalouse et elle sentit qu'entre elle et cette femme une lutte commençait, acharnée; et elle sentait aussi qu'elle aimerait mieux perdre son fils que de le partager avec l'autre ». ⁵⁵

Toutefois, on peut dire que si Jeanne est torturée par l'attitude de Paul, la faute en revient à elle-même. Une mère doit tenir son enfant « en bride », elle ne l'a pas fait. Son amour a corrompu son fils et elle-même à contrecoup. En lui donnant sans discernement son cœur et sa fortune, elle l'a perdu; car faute d'une éducation forte, les sentiments s'altèrent vite.

Mais la mollesse d'esprit et la passivité de Jeanne sont le fruit d'un phénomène qui a déjà déterminé ses ascendantes. D'où la soumission au déterminisme sociobiologique.

⁵⁵ une vie, p 156

Chapitre IV

LA SOUMISSION DE LA FEMME AU
DETERMINISME SOCIOBIOLOGIQUE

A la fin du XVIII^e siècle, le déterminisme était défini comme l'ordre des faits suivant lequel les conditions d'existence d'un phénomène ne peuvent ne pas se reproduire.

Quelques décennies plus tard, entre 1847 et 1850, le Docteur Lucas fait paraître le *Traité philosophique et psychologique de l'hérédité naturelle* selon lequel l'individu nouveau est préformé dans le germe avec prépondérance de l'élection paternelle ou de l'élection maternelle, la pré domination physiologique entraînant la prédétermination morale.

Associé au naturalisme qui prend ses critères dans la nature, faisant de la vie morale le prolongement de la vie biologique, les principes de ces deux doctrines fusionnent dans *Une vie*, expliquant ainsi l'hérédité de Jeanne.

I. L'HEREDITE

« Observer les faits, puis les expérimenter dans le cadre de l'existence humaine, sur les plans héréditaire, physiologique et social; telle est la tâche du romancier naturaliste pour comprendre les comportements de l'homme dans la société »

Maupassant applique dans *Une vie*, cette méthode qui met en relief le déterminisme.

Il souligne, parfois très ostensiblement, l'atavisme qui unit Jeanne à ses parents; elle tient de son père le goût des joies directes que procure la nature, et de sa mère un certain sentimentalisme candide qui fait que la jeune fille se trouvait dans ses histoires d'autrefois, s'étonnant de la similitude de leurs désirs.

Dans la même optique, Zola ne manque pas de souligner « l'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme. Je donne aussi une importance considérable au milieu »

La grande sensibilité de Jeanne est assez remarquable lors du voyage en Corse où elle passe des larmes au rire. Du point de vue de l'auteur, elle est l'archétype de la femme telle qu'on la perçoit à la fin du XIX^e siècle, essentiellement comme un être sensitif et « nerveux ». Si Jeanne ne sait que rêver, incapable de réfléchir et devient la proie de ses sensations, c'est qu'elle est une femme. D'ailleurs, Maupassant insiste sur les qualités et défauts intrinsèques de la femme en général en attribuant la pensée à Julien: « énervements de femmes, les secousses de ces être vibrants, affolés d'un rien,

qu'un enthousiasme remue comme une catastrophe, qu'une sensation insaisissable révolutionne, affole de joie ou désespère ». ⁵⁶

Outre le sentimentalisme et la sensibilité, la propension à la rêverie est une autre forme d'hérédité que Jeanne tient de sa mère: le rêve de bonheur par projection dans le futur mais surtout dans la passé.

Pour le moment, elle se comptait dans quelques souvenirs d'enfance ou l'amour idyllique avec Julien. Mais ta prédiction de la baronne, peu de temps avant sa mort, devant sa boîte aux reliques « On émue des choses qui ont été si bonnes et qui sont finies !... Tu connaîtras ça plus tard » ⁵⁷ s'avérera juste puisque ses pèlerinages aux sources, aussi dérisoires et maladifs qu'ils puissent paraître, constituent sa seule raison de vivre.

A son veuvage, Jeanne sera encore victime d'une passivité accentuée par son penchant neurasthénique puisqu'elle se laisse engourdir moralement comme petite mère s'engourdit physiquement devant la cheminée.

Si les maladies diffèrent de nature, on peut tout de même établir une équivalence entre l'autisme de Jeanne et l'hypertrophie de petite - mère car les deux sont causées par une sentimentalité excessive.

A côté des femmes qui pleurent par sentimentalisme, vivent d'autres femmes qui souffrent de solitude.

⁵⁶ une vie, p 54

⁵⁷ une vie, p 115

II. LA DESTINEE DE LA FEMME SEULE :

Si le mariage fait souvent de la femme une victime idéale, le célibat et le veuvage, en la privant d'affection, ne contribuent pas à son épanouissement, la poussent à se refermer sur elle-même et à sa transparence aux yeux de la société.

Les cas de tante Lison et de la veuve Dentu sont des exemples illustratifs. La première est « ...poursuivie par l'idée qu'elle gênait tout le monde, qu'elle était inutile et importune, se retira dans une de ces maisons religieuses qui louent des appartements aux gens tristes et isolés dans leur existence ».⁵⁸

Elle est une de ces vieilles filles à qui la vie a tout refusé. N'ayant jamais reçu d'amour et menant une vie végétative auprès de sa famille qui la traite « avec une familiarité sans gêne qui cache une sorte de bonté méprisante », sa présence équivaut à son absence. Elle avait, à vingt

- ans, fait une tentative de suicide qualifiée de « coup de tête ». Dès lors, elle est considérée comme « un esprit très faible ». Cet être cache en fait une martyre intime. Prenant conscience de son sort, on la voit de temps à autre emportée dans des sanglots convulsifs. Ses larmes sont synonymes de souffrances sourdes et continues, qui surgissent lorsque la douleur est trop vive.

En ce sens, tante Lison incarne la grisaille d'une vie de solitude vécue dans l'ignorance absolue des autres et qui n'est guère plus enviable que celle des femmes mariées. Cette vie nulle qui réifie la femme montre le célibat comme un autre exemple d'aliénation. Toutefois, sa transparence aux yeux du monde s'atténue lors d'événements importants durant lesquels elle joue une fonction utilitaire. Sa présence est mise en relief lors du mariage, de la maladie et de la grossesse de Jeanne. Le baptême de Paul et l'enterrement de petite mère sont marqués par sa présence. Très pieuse (sa religion lui sert de refuge), elle prend part à l'éducation de Paul en lui inculquant en cachette l'amour de la religion. La contestation du baron face à cet enseignement religieux révèle encore une fois la transparence de Tante Lison pour son entourage.

⁵⁸ Idem, p 35

Ayant été simple dans son existence, la mort de tante Lison n'a pas autant affecté ses proches. D'ailleurs, la description que l'auteur fait de son extinction ne suscite chez le lecteur aucun émoi.

Les accouchements, les maladies et les décès permettent également de découvrir une autre figure de femme seule la veuve Dentu - dont l'existence n'est significative que lors de ces trois événements, « Garde-malade, sage-femme et veilleuse des morts, recevant ceux qui viennent, recueillant leur premier cri..., puis écoutant avec la même quiétude la dernière parole de ceux qui partent...elle s'était fait une indifférence inébranlable à tous les accidents de la naissance ou de la mort ».⁵⁹

III. L'ASSERVISSEMENT A L'ENVIRONNEMENT SOCIAL :

1. L'EDUCATION

Au sens général, on peut définir l'éducation comme l'ensemble des actions et des influences exercées volontairement, en principe par un adulte sur un jeune, et orientées vers un but qui consiste en la formation de l'être jeune à avoir des dispositions correspondant aux fins auxquelles parvenu à maturité, il est destiné. On peut élargir cette définition et considérer l'éducation comme l'influence globale qu'exerce une société sur les individus. U s'agirait moins d'une relation de personne à personne que du rapport d'un individu à la culture dominante de la société dont il assimile de plus en plus les impératifs. De surcroît, l'étroite liaison qui existe entre les traits caractéristiques d'un individu et le milieu où se déploie son existence est évidente. En outre, procéder à une étude sur l'éducation de tout un chacun c'est aussi parler de son milieu familial, premier lieu crucial d'évolution. Cette notion est aussi valable si nous prêtons attention à l'éducation de Jeanne, depuis son enfance jusqu'à l'âge où elle va vivre son indépendance vis-à-vis de ses parents.

Tout d'abord, Maupassant décrit les Perthuis des Vauds comme des êtres d'un autre temps, mal adaptés aux nouvelles réalités sociales et incapables de gérer correctement leurs biens. En dépit de la décadence de leur fortune, leur attachement aux mœurs fait qu'ils continuent à mener une vie à l'ancienne au moment où l'aristocratie se trouve surpassée par la bourgeoisie de la Révolution industrielle.

⁵⁹ une vie, p97

Toutefois, Maupassant manifeste dans *Une vie* une indifférence complète par rapport aux événements politiques de l'époque en n'attachant d'importance qu'aux problèmes sociaux, de la femme en particulier.

Le portrait psychologique du baron Jacques, dont l'auteur fait une brève description : « Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté...une bonté de créateur, épars, sans résistance comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une lacune dans l'énergie »⁶⁰ est significatif dans sa philosophie de la vie et celle de sa fille.

La mollesse d'esprit de Jeanne est le prolongement de ce caractère et le fruit d'une éducation fondée davantage sur la théorie que sur la pratique, qui la détourne de la réalité et la voue à une éternelle désillusion.

Même si le roman commence littéralement la veille de la sortie de Jeanne du couvent, plus loin quelques lignes dans le chapitre I informe le lecteur sur l'enfance de l'héroïne: on la sait élevée sans le cocon familial jusqu'à l'âge de douze ans avant d'être mise au couvent cinq années durant, ignorée et ignorante des choses de la vie.

Parlant d'éducation, on peut constater que dans *Une vie*, l'école n'est pas évoquée. La raison en est que la loi Falloux qui autorise l'enseignement libre et qui rend obligatoire la création d'écoles pour filles dans toutes communes de plus de 800 habitants n'a été votée en France qu'en 1850, alors que l'intrigue du roman est située entre 1819 et 1848.

Il faut noter que l'absence d'éducation a perpétuellement une répercussion dans le devenir et le comportement de la femme.

De ce fait, les paysannes sont privées d'éducation morale et intellectuelle. Faute d'éducation sexuelle, elles obéissent à leurs instincts tels des animaux. Pour mettre un accent sur ce phénomène, Maupassant fait correspondre les accouplements et les grossesses des paysannes à la saison printanière: « Ce printemps semble remuer les sèves chez les hommes comme chez les plantes ».⁶¹

En conséquence, la grossesse est précoce chez les filles « La fille des Couillard venait d'avoir un enfant et le mariage allait avoir lieu. La servante des Martin, une

⁶⁰ *une vie*, p 4

⁶¹ *une vie*, p 113

orpheline, était grosse; une petite voisine âgée de quinze ans était grosse... »⁶². Cette précocité de la grossesse constitue un obstacle dans la vie de ces jeunes filles-mères car elles sont souvent abandonnées par le père, sinon elles deviennent l'objet de marché matrimonial.

2. LE MARIAGE PAR CONVENANCE

La femme a tenu une place assez ambiguë dans la société du XIX^e siècle, puisqu'elle a aussi joué un grand rôle dans la réussite sociale des hommes. Pourtant, il était rare de trouver une femme jouir de certains privilèges sociaux et politiques ou de la voir s'épanouir totalement, surtout du point de vue sentimental.

En outre, au XIX^e siècle comme à l'époque contemporaine, le lien du mariage n'a pas toujours été justifié par un sentiment vrai, mais relève dès fois des intérêts et des conventions. La fonction du mariage est d'unir deux familles de mêmes classes sociales que d'unir deux personnes qui s'aiment en toute sincérité.

Pour les jeunes filles particulièrement, dès qu'elles sont en âge de se marier, leurs parents s'arrangent pour leur trouver l'homme « idéal » de même caste sociale. En conséquence, il est rare de trouver un couple légitime harmonieux et en parfaite entente à part le respect pour le titre qui doit motiver les deux époux s'ils veulent garder une bonne image dans la société.

Le mariage de Jeanne et Julien n'en fait pas exception. Le vicomte n'est pas aussi riche, « ses biens représentaient en tout cinq ou six mille livres de rentes »⁶³. Mais peu importe, du moment qu'il fait partie de la noblesse. En outre, Julien épouse Jeanne pour des questions d'intérêts pour échapper à sa situation en ruine.

Une chose est évidente: Jeanne, victime d'une vision faussée et idéalisée du monde, se méprend sur la loi de celui-ci : elle confond amour et mariage, persuadée que l'un ne va pas sans l'autre et vis versa.

Par ailleurs, on constate que le baron a, en toute bonne foi, aidé le loup à entrer dans la bergerie. Avant le mariage, il dit de Julien: « il sera pour nous comme un

⁶² Idem, p 113

⁶³ une vie, p21

filis»⁶⁴. Ainsi, il n'a fait que livrer sa fille aux exigences d'un homme pratiquement inconnu, comme le voulait l'usage à cette époque.

L'inconsistance du couple Fourville laisse à penser que leur mariage est fait de convention. En fait, c'est dans le mariage que le comte de Fourville découvre peu à peu le tempérament de sa femme. La comtesse de son côté est visiblement malheureuse mais reste auprès de son mari par respect de titre de noblesse mais surtout par ligotage de caste.

Outre les Fourville, Maupassant présente également les Briseville et les Coutelier, même s'ils sont placés au second plan du roman, illustrent les couples dont la vie conjugale est caractérisée par un « mécanisme » qui les oblige à mener une vie de reclus. Ils (notamment les Briseville) passent leurs journées en des occupations microscopiques, cérémonieux l'un envers l'autre comme en face d'un étranger, et causant majestueusement des affaires les plus insignifiantes.

Pour couronner le tout, Maupassant résume l'ensemble de la scène de leur vie quotidienne dans une vision humoristique d'un « couple de fantoches ».

Le mariage par convenance est un phénomène qui atteint toutes les classes sociales, même la classe paysanne.

Sans dot, une jeune fille n'a pas de chance d'être remarquée. Mère d'un bâtard, Rosalie est, comme les autres femmes du peuple, devenue l'objet d'un marché matrimonial. Elle intéresse Désiré Lecoq pour la dot proposée par le baron Jacques. La négociation fait songer à un marchandage :

« La prenez-vous, oui ou non ?

« J'veux ben pour vingt mille, mais j'veux point pour quinze cents

« Elle vaut vingt mille francs

« Il tendit la main comme après l'achat d'une vache.... Et on trinqua pour arroser l'affaire conclue ».⁶⁵

Du moins, Rosalie semble avoir su tirer parti de l'institution sociale qui est, pour la plupart des femmes, une aliénation de toute la vie.

⁶⁴ une vie, p 34

⁶⁵ une vie, p 102-103

Toutefois, il faudrait passer à un second degré de lecture quant à l'expérience de Rosalie: à son veuvage, elle mène une vie heureuse et sereine. Ironie de Maupassant qui veut démontrer le caractère contre nature du mariage dès lors qu'on exige de la femme fidélité et soumission absolues. Peintre de la condition féminine sous tous ses aspects, l'auteur complète ainsi son décor d'une réflexion sociologique sur les différentes modalités du mariage et de son rôle dans l'épanouissement de la femme.

Ce n'est donc pas étonnant que les femmes unies à des hommes qu'elles n'ont pas choisis mais qui leur sont imposés et vivant dans le mariage par soumission aux lois, cherchent le bonheur dans les relations extraconjugales, d'où l'infidélité. Absent du mariage, le désir semble s'exprimer dans les relations clandestines, celles qui unissent les amants et les maîtresses.

Adélaïde, à l'inconsistance de son couple et aux fredaines de son mari, avait comme amant le meilleur ami de celui-ci. Le souvenir de cette aventure regrettée et perdue à jamais lui sert d'échappatoire face à la monotonie de sa vie.

Gilberte, murée dans son manoir, en compagnie d'un homme dont elle ne partage pas les passions, choisit la voie de l'aventure avec Julien, - pour satisfaire ses désirs charnels. Cette aventure la comble et lui donne un bonheur qu'elle ne connaissait pas. Le changement subit de son tempérament explique ce bonheur: « On eût dit qu'un mystérieux ravissement était descendu sur sa vie ». ⁶⁶

L'adultère n'est pas un phénomène propre à la noblesse. Comme dans bon nombre de ses nouvelles, Maupassant montre dans *Une vie* qu'elle atteint également la classe populaire mais sur un ton moins fin et plus cru que lorsqu'il évoque l'adultère des gens appartenant à un rang social élevé. « A tout moment on apprenait...quelque fredaine d'une femme mariée et mère de famille...Le boulanger ayant entendu quelque bruit dans son four...avait trouvé sa femme « qui ne s'enfourrait pas du pain ». ⁶⁷ Cela peut s'expliquer par le fait que ces paysannes ne sont pas plus heureuses dans leurs ménages que les femmes bourgeoises.

⁶⁶ une vie, p 110

⁶⁷ Idem, p 113

Le sentiment semble avoir peu de place aux unions dans une société où l'intérêt prime. Les hommes sont des corsaires, des chasseurs ou des pêcheurs de dot, pour qui une femme est avant tout une proie et un moyen de parvenir ou de s'enrichir. L'amour est-il incompatible avec le mariage ?

Outre la soumission de la femme aux règles qui gouvernent la société, la dure condition de son existence charge d'un poids son aliénation, surtout en ce qui concerne la classe paysanne.

3. LA VIE PAYSANNE :

Rosalie est visiblement l'antithèse de Jeanne autant sur le plan social que psychologique. De classe paysanne, elle représente ces femmes qui vivent à la sueur de leurs fronts. Son propos adressé à Jeanne dans le chapitre XIV affirme bien la dure condition de vie paysanne; « Qu'est ce que vous diriez donc s'il vous fallait travailler pour avoir du pain, si vous étiez obligée de vous lever tous les jours à six heures du matin pour aller en journée »⁶⁸. Non seulement Rosalie plaide sa propre cause mais généralise la situation afin de mieux montrer relaté que les dures épreuves qu'elle doit subir tous les jours concernent également d'autres femmes de même classe sociale qu'elle.

Même la description que Maupassant fait de son physique détermine d'avance sa catégorie sociale « forte et bien découpée comme un gars » aux « joues rebondies » comparée à la « chair d'aristocrate » de Jeanne.

Rosalie n'est pas exclue de cette catégorie de jeunes filles qui ne se marient pas avant de faire un « pèlerinage à Notre Dame du Gros Ventre », selon l'expression de l'abbé Picot, puisqu'elle a été facilement séduite et engrossée par Julien, le maître de maison.

Néanmoins, les dures épreuves qu'elle a subies et surmontées lui ont donné le sens des réalités. Comme affirme Paulo Coelho « Toutes les batailles de la vie nous enseignent quelque chose, même celles que nous perdons ». Elle doit sa chance relative aux libéralités du père de Jeanne, mais aussi et surtout à une extraction populaire qui la préserve des ligotages de caste.

⁶⁸ une vie, p 182

En paysanne soumise, elle ne peut espérer de la vie que les choses les plus essentielles: la santé et la prospérité. N'ayant pas rêvé de bonheurs inaccessibles pour elle, Rosalie demeure sans regret. Mais sa réussite matérielle à la fin du roman n'est pas synonyme d'ascension sociale. Elle devient servante de Jeanne comme elle l'a été de la baronne Adélaïde.

La soumission à la domination masculine et aux lois sociales unit la femme paysanne et la femme noble. Toutefois, cette dernière se distingue de la première par l'influence de la littérature qu'elle subit.

4. L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE SUR LA FEMME

C'est d'ordinaire dans les livres que la femme acquiert la connaissance de l'amour, c'est par eux qu'elle commence à en désirer les émotions. Ces livres révèlent l'amour poétique et ardent.

En conséquence, la femme garde toute sa vie les impressions que la littérature lui en a données. Elle apporte ensuite, dans ses liaisons et dans ses tendresses, la manière de voir et d'être qu'elle a apprise dans ses lectures, sans que l'expérience des faits lui donne la notion exacte des choses. Les œuvres des poètes et des romanciers à travers lesquelles on a aimé l'existence laissent d'habitude sur l'esprit et le cœur une marque ineffaçable. Il en résulte que les tendances littéraires d'une époque déterminent presque toujours les tendances amoureuses.

De ce fait, on peut constater dans *Une vie* l'influence romantique sur Jeanne, comme *Corinne* de Madame de Staël et *Méditations poétiques* de Lamartine, ont marqué sa mère. Tout au long du roman ne cessent de couler les larmes de Jeanne; ce qui rappelle J.J Rousseau: on pleure dans la littérature préromantique, on pleure encore chez les romantiques.

Dès le premier chapitre de son roman, Maupassant, pour protester contre le romantisme, montre Jeanne dans un élan de son âme affolée, d'un transport de foi à l'impossible, aux hasards providentiels, aux pressentiments du sort. Jeanne ne se fait pas une idée précise du mariage, pas plus qu'elle ne cherche à connaître son prétendant, incarnation du prince charmant des contes. « Celui-ci serait LUI, voilà

tout. Elle savait qu'elle l'adorerait de tout son âme et qu'il la chérirait de toute sa force». ⁶⁹

Dans cette exploration des voies sentimentales et romanesques, l'amour premier n'offre pas toujours d'espoir. Le romanesque prend un sens péjoratif car Maupassant démontre la culpabilité de la littérature à travers l'expérience de Jeanne : ni la vérité du mariage, ni l'expérience de la maternité ne la guérit de sa naïveté. Cet état d'âme est le fruit de ses lectures, du romantisme faussant la vision du monde, trompant la sensibilité et empêchant de voir le monde tel qu'il est.

A travers Jeanne, Maupassant démontre le parcours de l'existence féminine d'une classe noble du XIX^e siècle. Elevée au couvent jusqu'à l'âge des fiançailles, livrée à un hobereau cupide et coureur; humiliée par son mari, ses parents, sa servante; par les prêtres, par son fils même, Jeanne est victime d'un code familial et social dont les règles ne laissent aucune place, aucune marge à la liberté individuelle - surtout à la liberté d'une femme. Tout est programmé par un jeu de convention et de devoirs qui perpétuent la prééminence du titre, du rang, de la propriété, de l'argent, et de la domination masculine.

La femme de toutes les classes, d'un bout à l'autre de son existence, est marquée, déterminée par cette domination masculine. Elle est soumise au pouvoir spirituel de l'Eglise, aux contraintes qui règlent les manières de vivre de son milieu et n'échappe pas à la dure condition de vie (les paysannes).

Mais si l'observation objective, si l'étude scientifique des lois de l'hérédité et des comportements de l'homme dans la société président à l'écriture naturaliste, il n'en demeure pas moins que les œuvres sont des romans et non des études relevant d'une revue scientifique. Outre l'intrigue, le style transforme l'observation des faits et comme le précise Zola dans un article en 1885, une œuvre d'art est un coin de création vue à travers un tempérament.

Malgré le refus de Maupassant d'appartenir à un courant littéraire quelconque, à partir de son premier roman, qui peut être considéré comme un chef d'œuvre, on peut constater l'influence de ses maîtres, Flaubert et Zola; son héritage littéraire s'y affirme.

⁶⁹ une vie, p 12

Cependant, on doit constater que l'auteur d'Une vie fait preuve d'originalité en matière d'art littéraire; celui de synthétiser les préceptes reçus de ses prédécesseurs pour les mettre au service de sa philosophie pessimiste. En fait, son originalité réside dans son art romanesque.

Conclusion

Ayant analysé la condition de la femme dans *Une vie* de Guy de Maupassant sous tous ses aspects, on peut constater que la vie de la femme de cette époque était particulièrement marquée par la soumission, et se limitait au foyer, à la maternité et à la foi en tant que chrétienne. Le souci de respect pour les habitudes et les conventions sociales prime au bonheur et à l'épanouissement individuel de la femme.

Comme Jeanne appartient à une famille aristocratique, elle ne peut considérer pour son avenir que la possibilité d'un mariage avec un noble. D'où l'effet pervers du piège social qui lui est tendu: elle croit faire un mariage d'amour, conforme à l'idéal imaginaire que la culture et ses lectures lui ont fait croire, alors qu'elle obéit aux lois de son milieu. Le milieu, les parents, l'éducation reçue, le mari enfin, jusqu'au fils, toutes et tous conspirent à son aliénation en tant qu'individu. Financièrement parlant, la générosité inconsidérée du père, la cupidité du mari et la prodigalité du fils la dépouillent de ses biens. Ainsi, Maupassant, par le choix de ces motifs clés, dénonce les codes idéologiques et exploite pleinement les conventions morales et les habitudes sociales de son temps: celles qui règlent le « commerce » des femmes.

Aussi, on peut conclure que le sujet traité dans *Une vie* s'apparente à la tradition des romanciers réalistes et naturalistes du XIX^e siècle qui se sont inspirés de la réalité dans laquelle évoluaient les femmes de leur époque. Flaubert n'était-il pas convaincu que des milliers d'Emma subissaient en silence leur calvaire dans maints villages de France?

Mais un romancier n'est pas seulement un témoin, c'est un créateur et sa vision du monde oriente bien son observation.

En montrant le spectacle de l'homme livré à l'existence sans le secours de Dieu, Maupassant a pour objectif de montrer le néant de tout acte humain et particulièrement de l'amour.

En effet, Ferdinand Brunetière, l'éminent critique littéraire de *La Revue Des Deux Mondes* distingue Maupassant après la lecture d'*Une vie*, tout en reconnaissant le point qui l'unit aux autres écrivains: l'expression d'un dégoût de vivre.

Une vie est le livre du désenchantement où tout est vanité et ceux qui y vivent traînent leur mal incurable. Ce mal est celui de Maupassant avec son hérédité chargée,

sa tristesse morbide, sa souffrance physique chaque jour multipliée; ce parti pris qui condamne le peintre à voir toutes les laideurs.

L'hostilité de Maupassant envers le mariage est connue. Elle trouve sa source dans l'enfance même de l'écrivain, qui prend conscience très tôt de l'impossibilité d'une communion véritable entre l'homme et la femme dans le mariage. Il a été témoin des disputes de ses parents, a compris que son père était attiré hors de la maison par d'autres femmes.

Devant l'injustice de son sort, Laure de Maupassant ne trouve de consolation que dans la lecture de Schopenhauer dont le pessimisme répond à sa vision amère de la condition humaine. Dans *Une vie*, Jeanne accuse la fatalité de s'être acharnée sur sa vie.

L'orage dissipé, le couple de Maupassant reprend les mornes habitudes conjugales. Dans *Une vie*, presque tous les couples vivent cette situation morne et monotone, palpable surtout chez les femmes.

Jouet de ses obsessions, prédisposé à voir l'absurdité de la vie, Maupassant n'a aucun peine à inoculer cette intuition à ses personnages qui mènent une existence triste. Tristesse à laquelle s'ajoute la mélancolie qu'il faut subir comme une fatalité que rien ne saurait alléger. Que les regards se tournent vers les hommes ou vers Dieu, ils rencontrent la même indifférence: les hommes sont faux et Dieu est absent.

Aussi, à travers la condition de la femme dans *Une vie*, les femmes peuvent s'apercevoir qu'elles (du moins celles du XIX^e siècle) qu'elles vivent dans un monde de préjugés et de pouvoir surannés. C'est donc, en fait, la mort à petit feu, par étouffement, par asphyxie progressive de la sensibilité, de la confiance, par mutilations successives du désir et de l'envie d'être heureuse.

Bref, on peut dire que *Une vie* apparaît bien comme un manuel éducatif à l'usage des jeunes filles, destiné à leur montrer ce que toute une tradition littéraire, en accord avec la société s'ingénie à leur cacher; un manuel à l'usage des femmes, invitées à retrouver dans l'expérience de Jeanne et des autres personnages féminins la somme de tous les leurre de l'existence, depuis la rêverie adolescente jusqu'à celle de la grand-mère, en passant par la révélation du mariage, la douleur de l'accouchement, le martyre de la maternité, la ménopause.

Un manuel à l'usage des hommes qui se heurtent à une incompréhension quasi congénitale de l'être féminin; un manuel à l'usage des écrivains, montrant la voie d'un roman rivé à l'humilité de la condition humaine, sans grossissement, sans héros, sans sujet même.

Bibliographie

Bibliographie

Le corpus :

Guy de Maupassant, Conte et des nouvelles, une vie, Paris, Collection des grands auteurs, 1988.

Guy de Maupassant, une vie, Paris, Edition le Livre de poche, 1983.

Ouvrages de Guy de Maupassant

Guy de Maupassant, Mademoiselle FIFI, Paris, édition Le livre de poche, 1975.

Guy de Maupassant, Le rosier de Madame Husson, Paris, édition Le livre de poche, 1998.

Guy de Maupassant, Pierre et John, Paris, édition Garnier Flammarion, 1989.

Guy de Maupassant, BEL AMI, Paris, édition Folio, 1993.

Guy de Maupassant, cinq contes, Paris, édition Hachette, 1990.

Guy de Maupassant, contes et des nouvelles une vie, Paris, édition Robert Laffont, 1988.

Les romans

BALZAC HENRY, Le père Gariot, Paris, édition Folio, 1986.

FLAUBERT GUSTAVE, Madame BOVARY, Paris, édition Folio, 1978

Dictionnaire

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.

Dictionnaire de l'académie française.

Dictionnaire Encyclopédie HACHETTE.

Larousse de poche, 2000.

Autres sources

HENRI TROYAT, Maupassant, Paris, Edition Flammarion, 1989.

CALAIS ETIENNE, Une vie, Paris, éd. NATHAN, 1990.

BURY MARIANNE, Une vie, Paris, édition Folio, 1995.

ALBERT MARIE, SCHMITT Maupassant par lui même, Paris, édition Seuil, 1962.

EHRN ARNI (Véronique), Une vie de Gay Maupassant, Paris, Edition Hatier, Coll, Profil d'une œuvre, 1986.

RIEGERT GUY, Le père gariot de Honoré Balzac, Paris, édition Hatier, 1987.

DARCOS XAVIER, MARIE BOIREAU, BIRIGETTE AGAR, XIX siècle en littérature, Paris, Edition Hachette, 1986.